Document generated on 07/19/2025 2:07 p.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Une petite chèvre rabougrie

Hélène Robitaille, *Des cigales en hiver*, Québec, L'instant même, 2006

Étienne Beaulieu

Number 11, Winter 2006–2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2450ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaulieu, É. (2006). Review of [Une petite chèvre rabougrie / Hélène Robitaille, *Des cigales en hiver*, Québec, L'instant même, 2006]. *Contre-jour*, (11), 147–149.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une petite chèvre rabougrie

Hélène Robitaille, *Des cigales en hiver*, Québec, L'instant même, 2006.

Aussitôt refermé le livre d'Hélène Robitaille, la question habituelle pour un lecteur de recueil de nouvelles se pose : quel est le rapport entre ces sept nouvelles ? La structure en boucle qui ouvre le recueil sur la figure du père (« Les bras de mon père ») et le clôt sur la figure de la mère (« Les seins de ma mère ») laisse entendre qu'une nouvelle version du roman familial se donne à lire ici, alors qu'en fait il n'en est rien. Ou plutôt si, c'est exactement cela, c'est-à-dire qu'il est question et n'est à la fois pas du tout question d'origine et de famille, d'orphelinat et de bâtardise, de désir de se retrouver et de se perdre. Le père, la mère, l'amant de passage (« Mon aveugle »), l'amie amoureuse (« Mon Acadienne »), toutes ces figures forment et déforment une constellation familiale tournant autour d'une narratrice qui attache des pronoms possessifs à ses personnages (reformant ainsi une nouvelle famille) et qui se ressemble beaucoup d'une nouvelle à l'autre. S'inscrivant sans trop insister dans la vogue contemporaine de l'autofiction, le recueil laisse planer un doute sur une identité possible entre l'auteur et la narratrice, qui est nommée par son nom, Hélène, dans « Mon Acadienne », mais préfère se dépeindre comme une petite chèvre rabougrie.

S'agit-il là d'une exhibition littéraire de plus ? Absolument pas, dans la mesure où, avec le regard « buveur de lumière » d'Hélène Robitaille, la

vie ne peut être réduite à quelque chose de personnel, à une vie à soi. Je ne sais comment décrire autrement ce regard qu'en parlant de la myopie de la narratrice, qui ne voit les choses et les gens que de très près, dans un gros plan généralisé dont les réalisateurs ne se servent d'ordinaire que pour filmer les scènes d'amour, les embrassades et les rapprochements. Ce regard fusionnel rend poreuses les limites d'un moi aimant à frôler la disparition dans un infini qui semble promettre une fin heureuse — englobement final qui ne survient jamais. Car si l'infini se promet, il ne se donne pas, ou pas complètement et seulement par instants. La beauté du monde, que la narratrice aperçoit sans effort et presque malgré elle, se dérobe en s'offrant : « Je suis comme Moïse à qui Dieu jadis a dit "Cache-toi au creux de ce rocher, je ferai passer près de toi toute ma beauté !" Et Moïse, en grand secret, vit passer tout près de lui la beauté de Dieu. Mais en contrepartie, pour marquer au fer rouge cet étrange privilège qui crépite en moi, Dieu me voile ce qu'aux autres il donne à voir : les signes du temps qui change. » Ce retrait au creux de la vie permet à la narratrice de satisfaire ses caressantes pulsions scopiques, entre autres son obsession pour les seins (« Souvent, j'observe les seins de mon amie », « Ma mère. Et ses seins tristes, menus comme les hirondelles », etc.). Mais du même coup, ce retrait contemplatif, à travers lequel on regarde la vie de chair se donner généreusement, fait en sorte que la narratrice n'est plus tout à fait vivante et aperçoit sans cesse la fixité de la mort à travers les signes pourtant les plus clairs du changement.

> *Je me souvenais des éblouissements de mon enfance : ces heures d'émoi passées sous le soleil, à rire parce qu'il fait chaud et que rien ne bouge, rien ne change ; puis soudain tout change et c'est le soir, la lumière s'endeuille, s'en va. Et il faut bien admettre alors, en penchant la tête comme les tournesols dans la pénombre, admettre que la mort est toute proche et qu'elle n'en finit plus, soir après soir, de glisser sa main blanche et bleutée, toute pâle, dans les nôtres. Dans nos mains d'enfants encore chaudes des grandes caresses étales du soleil.*

L'élection du point de vue répétitif et inéluctable de la mort (exemplaire dans cette nouvelle, « Mes funérailles », la meilleure sans doute de tout le recueil), même à travers la vie la plus changeante qui

soit, définit bien cette impression qui m'a suivi tout au long de ma lecture : la sensation presque physique d'adopter moi aussi ce point de vue retiré de toutes choses mais tourné vers le monde avec d'autant plus d'attention à ce qui disparaît, aux grands rythmes des jours et des nuits, à la ressemblance de tous les instants quand on les regarde de nulle part et non plus de ce moment-ci ou de ce moment-là. Étrange permission que donne ce regard, de voir sans être vu, de mourir en demeurant en vie, que seul l'art peut offrir. De cette fiction, le fil ici n'est plus romanesque et à peine nouvellistique, mais se contente de suivre les à-coups scopiques qui ne traversent la vie, dirait-on, que pour venir bénir (le mot revient plus d'une dizaine de fois) le réel avant qu'il ne soit englouti, avant que la mort, cette autre chèvre rabougrie qui ressemble étrangement à la narratrice, ne vienne se mirer dans les yeux miroitants de celle qui l'attend : « Et quand je serai vieille, je sais que j'aurai les yeux grands ouverts dans mon escalier pour accueillir ma commère la mort. Elle aura mon allure à moi : une longue femme maigre et voûtée aux magnifiques yeux bleus, buveurs de lumière ; une chèvre rabougrie, certes, mais élégante. »

Étienne Beaulieu